

Chantal Morel, metteur en scène

Je me souviens quand Bernard Gerde et Marie Cécile Bloch, sont venus me chercher pour me raconter la belle histoire du Clèpt. J'ai pour habitude de dire non à ce genre de sollicitations, ne me sentant pas les compétences nécessaires. Puis je me suis entendue dire oui. La première année fut de repérages, les élèves allaient voir Frankenstein que nous jouions à Grenoble et on se retrouvait plus tard autour d'une grande table pour en parler. A la première séance, un élève franchit la porte du théâtre, alla directement vers moi, me regarda droit dans les yeux et me dit « J'ai rien compris à votre truc, madame ! ». Dans ses yeux, j'ai vu ce qui change tout. S'il était là, c'est qu'il l'avait voulu et s'il l'avait voulu, il devenait responsable de sa parole et de son regard.

Il m'a fallu plusieurs années, c'est à peine crédible mais c'est vrai, pour faire le rapprochement entre moi et ces élèves. Il y a quelque quarante ans, une jeune fille, un matin de printemps franchit les portes de son lycée, chassée par le désamour persistant d'un prof d'anglais et par une scolarité inadaptée à sa propre inadaptation. Je me suis souvenue de cette jeune fille, un jour de colloque comme celui-ci où installée dans les gradins à écouter toutes ces grandes personnes en souci pour de plus jeunes qu'elles, je n'ai pu retenir les sanglots vieux de 40 ans, j'ai su que le décrocheur que je fus avait le cœur encore plein de chagrin mais qu'un sentiment merveilleux l'atténuait, la gratitude envers ces hommes et ces femmes qui travaillaient à ne pas lâcher les mains qui pendent.

Des hommes et des femmes qui sont regardés par le dos de celui qui se tourne pour disparaître quelque part, on ne sait où...

Je dis « sont regardés » à cause de Dostoïevki, je m'explique. Il y a dans « Crime et châtiment » une scène dont le statut de rêve est ambigu, l'on dirait plutôt une réminiscence. Petit garçon, Raskolnikov, celui qui assassinera l'usurière, marche avec son père et, devant une taverne, il assiste à une scène bouleversante. Un groupe d'ivrognes oblige une toute petite jument à les transporter, trop frêle pour y arriver, elle se cabre sous les coups pour tenter malgré tout de progresser, et l'enfant pleure « papa qu'est qu'ils font ? le petit cheval, ils le battent ». Et le père tire l'enfant par la main « Viens, cela ne nous regarde pas ». Les ivrognes cognent, tant et si bien que la petite jument finit, dans un dernier et déchirant hennissement, par mourir, l'enfant se précipite et embrasse la tête ensanglantée, pleure encore « le pauvre petit cheval, ils l'ont tué » et le père répète : « viens ils s'amuse ça ne nous regarde pas ».

J'ai toujours pensé que ce « ça ne nous regarde pas » avait creusé au cœur de l'individu Raskolnikov une béance de non-sens où le futur meurtrier, au nom de causes justes, est venu se lover. La mort du petit cheval, cet acte scandaleux nous regarde, il s'agit, dans la réponse de l'adulte à l'enfant, de faire advenir un monde, un monde qui nommera cela : cruauté, folie, limite à ne pas franchir. Un monde habitable, partageable.

Quitter l'école trop tôt, c'est manquer de nom sur les choses, c'est devenir un unique perdu parmi des semblables, c'est manquer de l'en-commun qui organise du sens. C'est manquer de monde et c'est manquer au monde.

Pouvoir retourner à l'école n'est possible que si l'adulte regarde dans la direction de celui qui est parti au point de provoquer une volte face et d'être à son tour regardé.

C'est ce que le Clept fait et c'est remarquable.